

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT :

	Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
	" " six mois, 14 " "
	" " un an, 25 " "

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abrevoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE-BULLIER et Co pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 12 Novembre 1867

BULLETIN.

Les journaux officieux confirment la nouvelle que nous avons donnée samedi : les invitations à la conférence sont envoyées et l'on espère une réponse favorable des puissances.

Si donc, la Révolution n'éclate pas en Italie, nous allons voir le sort de la Papauté remis entre les mains de la diplomatie européenne. Que va décider cette diplomatie qui depuis cinquante ans accumule fautes sur fautes et n'a pu encore fonder une œuvre stable ?

A ne considérer que la politique comme on la comprend dans ce temps-ci, la chose serait aisée. Abandonner Rome aux appétits mazziniens, satisfaire ainsi les « aspirations nationales » et délivrer l'Europe d'un fardeau trop pesant pour elle : voilà ce nous semble un rêve bien séduisant pour un homme d'Etat. La barque de Pierre voguerait alors au gré des tempêtes. Qu'importe ? Et qu'est-ce qu'un principe pour des gens qui possèdent tant de fusils perfectionnés !

Mais les peuples ont encore foi dans le principe catholique et les hommes d'Etat comprennent que sa ruine serait le signal d'un bouleversement universel. Leur égoïsme les éclaire à défaut d'autre lumière.

Il faut donc conserver Rome au Pape ou plutôt le Pape à Rome.

Une nouvelle convention de septembre n'est plus possible : le monde n'a plus foi en la parole jurée du roi galant-homme et les Etats-Romains ne peuvent demeurer à la merci des agressions garibaldiennes.

D'un autre côté, l'unité italienne n'est déjà plus qu'un vain mot. Naples et la Sicile n'attendent qu'un signal pour se séparer de la patrie commune; Turin et Milan s'agitent; Florence est mécontent et Venise regrette la splendeur des siècles passés.

Il en faudra donc revenir au traité de Zurich, à la fédération italienne et rendre au Saint-Père les Etats dont on l'a injustement dépouillé. C'est la seule issue qui reste ouverte. Que la conférence se hâte. Demain l'anarchie régnera dans la Péninsule, demain il sera trop tard.

J. RENOUX.

Nous lisons dans le *Moniteur* d'aujourd'hui :

« Le gouvernement de l'Empereur a appris avec une vive satisfaction la résolution spontanée par laquelle les troupes royales ont été rappelées sur le territoire italien. Par une dépêche spéciale, il a chargé notre représentant en Italie de témoigner au cabinet de Florence combien il appréciait les sentiments de conciliation et la fermeté de vues qui ont dicté cette détermination. Les efforts patriotiques faits par le gouvernement italien pour rétablir partout dans la péninsule l'ordre, la sécurité, et le respect des traités, inspirent au gouvernement français la plus grande confiance et lui donnent la conviction que les bonnes relations entre la France et l'Italie continueront à s'affermir et à se développer. »

Le journal officiel publie aussi la note suivante dont nos lecteurs apprécieront toute l'importance :

« L'Empereur a décidé que le corps expéditionnaire français évacuerait Rome et les autres villes des Etats-Pontificaux qu'il occupe aujourd'hui, aussitôt que l'ordre y serait assuré. »

« Les troupes se concentreront graduellement sur Civita-Vecchia. »

Affaires d'Italie.

Le maréchal ministre de la guerre a reçu du général de Failly, commandant le corps expéditionnaire à Rome, les dépêches télégraphiques suivantes :

Rome, 9 novembre 1867, dix heures du matin.

L'insurrection avait Monte-Rotondo pour quartier général. Garibaldi avait organisé ses bandes et présidé en personne à leur concentration. Il était temps d'agir et de frapper un coup vigoureux. J'ai dirigé sur Monte-Rotondo une colonne pontificale

forte de 3,000 hommes et une colonne française de 2,000 hommes (vingt bataillons).

La colonne pontificale a sollicité l'honneur de l'attaque principale; une colonne française, formant la réserve, a appuyé l'attaque par un mouvement tournant sur les deux flancs.

Les troupes alliées, parties le 3 novembre à cinq heures du matin, se trouvèrent à une heure en présence des avant-postes ennemis. Un combat sérieux fut livré sous les murs de Mentana, village très-fort et bien retranché. Tout le monde fit bravement son devoir. Après un combat de quatre heures, la nuit approchant, les troupes pontificales (colonne du centre), appuyées par les ailes (troupes françaises), firent une attaque sur Mentana. La nuit ne permit pas de compléter le succès; les deux colonnes convinrent de renouveler l'attaque le lendemain.

Le 4, au point du jour, le drapeau parlementaire fut hissé. La garnison de Mentana demanda à déposer les armes et à se retirer. Aussitôt nos troupes marchèrent sur Monte-Rotondo qu'elles trouvèrent évacué. Les positions choisies par l'ennemi étaient très-fortes. Nos pertes se bornent à 2 hommes tués, 2 officiers et 36 hommes blessés. Celles de l'armée pontificale sont plus graves; elle a eu 20 tués et 123 blessés.

Du côté des garibaldiens, 600 morts restés sur le champ de bataille; les blessés sont en proportion. Les prisonniers ramenés à Rome, s'élèvent à 1.600 et 700 ont été renvoyés à la frontière. Rome est complètement dégagée; la tête de l'insurrection est écrasée; le découragement est parmi les garibaldiens; ils orientent à la trahison. Par contre, la joie est dans Rome où toute inquiétude a disparu.

Le 6 novembre, la population romaine a fait aux troupes un accueil triomphal. Votre Excellence va recevoir un rapport plus détaillé. Notre présence à Rome était urgente pour la sauver; je garantis la sûreté des Etats pontificaux contre les bandes insurgées. Nos fusils Chassepot ont fait merveille !

Rome, 9 novembre, 3 h. soir.

Nos troupes ont occupé Viterbe. Les bandes révolutionnaires l'avaient évacué. Nos troupes ont été reçues par la population avec des acclamations frénétiques. Toutes les maisons étaient entièrement pavées.

On lit dans le bulletin du *Moniteur* :

« Une dépêche de Rome annonce que

le général de Potier est entré aujourd'hui à Viterbe avec une colonne mixte, et qu'il a été accueilli par des démonstrations sympathiques. Les troupes pontificales ont d'autre part, réoccupé Frosinone où elles ont été reçues de la même manière. Par les taxes qu'ils ont levées, par leurs excès de tout genre, les garibaldiens s'étaient rendus très impopulaires. Des détachements ont commencé à reprendre possession de la vallée de l'Anio au delà de Tivoli; on ne prévoit pas qu'ils rencontrent de résistance. »

Voici en quels termes le *Journal de Rome* rend compte de la rentrée dans cette ville des troupes françaises et pontificales :

« Dès deux heures de l'après-midi, la rue spacieuse qui, du Quirinal, conduit à la porte Pie, et de là, s'étend par l'ancienne voie Nomentana jusqu'à Ste-Agnès *extra muros*, était encombrée de gens de toute condition, de tout âge et de tout sexe, depuis le citoyen le plus humble jusqu'aux membres de la plus haute aristocratie et à la fleur de la bourgeoisie. Toutes les physionomies étaient radieuses, et chacun attendait avec impatience pour saluer ces braves qui avaient combattu pour l'autel et la patrie, désireux de leur témoigner toute sa reconnaissance. »

« S. Exc. le général Kanzler, ministre de la guerre; S. Exc. le général de Failly, commandant en chef l'armée française d'expédition, avec leurs états-majors respectifs, sortirent à deux heures et demie par la porte Pie pour aller au-devant des troupes. »

« Après les salutations d'usage, ils les précédèrent, faisant halte à la place de Termini, devant le temple érigé par nos pères, à la Vierge, dite de la Victoire, en mémoire du triomphe obtenu par le christianisme dans le seizième siècle contre les musulmans. Là, ils assistèrent au défilé. »

« Les troupes étaient précédées par le général de Polhes et le général de Courten, commandants des deux corps; celui des milices pontificales se composait du régiment des zouaves, du bataillon des carabinieri, de la légion romaine, d'une compagnie du génie, d'une batterie et d'un escadron des gendarmes et des dragons. Suivaient les corps français composés d'un bataillon de chasseurs; les 1er, 29e et 39e des régiments de ligne, le génie, une batterie et un détachement de chasseurs à cheval. »

« Les fanfares militaires et le roulement des tambours étaient dominés par les mille voix du peuple, tellement compact sur le passage des troupes que ces braves avaient de la peine à avancer. Ils retraient glo-

rieux d'avoir battu des hordes bien plus nombreuses que leurs bataillons et d'avoir, par la victoire, dompté la témérité qui s'était armée contre la religion et la civilisation.

« Les cris mille fois répétés de : « Vive le Souverain-Pontife ! Vive Pie IX, pape-roi ! Vive la France catholique ! Vive l'Empereur Napoléon ! Vive la Religion ! Vive Rome papale ! » et les acclamations adressées à chacun des corps en particulier, faisaient parfaitement comprendre combien le peuple sympathisait à cette cause. »

« Les mouchoirs s'agitaient, on battait des mains, on prodiguait aux soldats mille marques d'affection, on les couvrait de fleurs, en un mot, c'était un spectacle émouvant à faire verser des larmes d'allégresse ! »

« Les troupes marchèrent ainsi jusqu'au carrefour des Quatre-Fontaines. Là, elles se divisèrent, chaque corps prenant la route de sa caserne. La multitude, en passant devant les généraux et leur état-major, leur témoignait vivement toute sa gratitude dont l'effusion était immense, et rentrait ensuite heureuse d'avoir acquitté la dette de la reconnaissance avec la dignité qui convient à la métropole du monde catholique. »

On écrit de Rome à la *Liberté*, sous la date du 6 novembre :

« Les deux brigades française et pontificale qui ont vaincu ensemble à Mentana et à Monte-Rotondo sont rentrées aujourd'hui à Rome. La moitié de la ville attendait dans la rue de Porta-Pia, et les acclamations avec une chaleur surprenante. Je n'aurais jamais cru que les Romains pussent saluer de cette façon les ennemis des garibaldiens. »

« Les petits-fils de Romulus m'étonnent toujours ! »

On écrit de Florence, 8 novembre :

« Les chemises rouges arrivent en foule, et nos stations et nos rues en sont encombrées. C'était une véritable armée qu'on a laissé recruter et passer les frontières. On voit maintenant pourquoi Garibaldi, jusqu'à son dernier moment, et malgré l'entrée des Français à Rome, proclamait sa victoire. »

« Les rapports tous faux que le gouvernement reçoit et quesses journaux publient nous disaient que Garibaldi n'avait avec lui que 3,000 hommes. Le *Journal de Rome* les porte à 15, et, à n'en juger que par la vue, je crois qu'il est dans le vrai. »

« L'Italie est battue, mais pas corrigée. Ce serait une longue énumération à faire

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 13 NOVEMBRE 1867.

2

LA CHASSE

AU RUBAN

(Suite — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 10 novembre).

— Mon pauvre ami, c'est impossible de me suivre, répliqua Montbrun, ta présence ici, du reste, est nécessaire à mes intérêts. » Et il cacheta la lettre qu'il écrivait, la remit à Dubois en ajoutant : « Comme il faut tout prévoir, tu porteras cette lettre à mon notaire. »

— Monsieur Georges ! dit d'un ton de prière Dubois, incapable d'ajouter un seul mot.

— Allons, vieux fou, tu pleures, je crois ? tu veux donc me porter malheur ? Embrasse-moi plutôt et au revoir. »

Georges partit le même jour.

A la première affaire où il se trouva et dès le commencement de l'action, il reçut une balle dans la poitrine.

La blessure, sans être mortelle, était

grave. Le célèbre docteur T... fit l'extraction du projectile et commanda, sous peine de la vie, un repos absolu.

Un mois après le départ de son maître, Dubois, qui vivait comme une âme en peine, recevait la lettre suivante qu'il ouvrait en tremblant :

« Mon vieux Dubois, « Tu as bien manqué avoir raison. Je n'ai cependant, Dieu merci, perdu ni bras ni jambe, mais j'ai là, près de mon lit, sur ma table, une balle qui s'était logée dans ma poitrine, l'indiscret. Comment elle y est venue, je n'en sais rien. »

« Nous chargions à peine : monté sur un cheval de sang que j'avais acheté la veille, j'avais été porté tout à coup aux premiers rangs ; je vis devant moi s'allumer un large éclair embrasant la poussière qui nous aveuglait ; je n'entendis qu'une seule détonation, mais immense, terrible, et je tombai. Comment je n'ai pas été cent fois écrasé sous les pieds des chevaux ; je ne puis le comprendre. Mais je m'aperçois que mon style devient épique et que j'ai l'air de commencer le récit d'une épopée quand je voulais tout simplement rassurer tes alarmes. »

« Lorsque je revins de mon évanouissement, ce qui n'eut lieu complètement que le lendemain, le me trouvais dans un frais et coquet appartement qui m'était tout à fait inconnu.

« Je voulais me soulever : une main blanche et parfumée s'opposa au mouvement que j'avais fait, et j'entendis une voix de femme, au timbre harmonieux et doux, murmurer ces mots à mon oreille captivée : Le docteur a prescrit un repos absolu. »

« Je ne profitai de l'ordonnance que pour l'enfreindre aussitôt ; je tournai la tête du côté d'où partait la voix, et mes yeux ravis purent alors contempler le plus gracieux visage de femme italienne. »

« Un doigt, que l'on posait sur une bouche taillée dans le cœur d'une rose et dont un malicieux sourire dévoilait toutes les richesses, me commandait de nouveau le silence. »

« Croyant à une apparition, à un songe menteur, je fermai les yeux puis les rouvris bientôt : mon rêve était toujours là. »

« Que te dirai-je encore ? Un mois à peine s'est envolé depuis et je puis déjà l'écrire sans fatigue ces lignes. Je bois mes drogues et subis mes pansements entre un sourire et un baiser ; en faut-il tant pour vous guérir, et ne voudrait-on pas du reste être malade à ce prix ? »

« Quoi qu'il en soit, ma campagne est finie et dans quelques jours je retourne à Paris. Si ce que j'ambitionne vient m'y trouver je ne regretterai pas d'avoir fait connaissance avec un projectile aussi peu parlementaire. J'espère bien du reste,

quand je partirai, être déjà, grâce à l'aimable femme qui me regarde écrire, plus que suffisamment payé de mes peines.

« Aie ! maudite blessure !... Elle est blonde, Dubois, ma garde-malade, pas ma blessure ; tu verras comme elle est large et profonde, ma blessure ; et puis quels beaux yeux bleus ! à quelques pouces du cœur... Mais je divague, et mêle si bien ma garde-malade et ma blessure que tu ne pourras plus t'y reconnaître. »

« De quoi vais-je te parler du reste ? il y a longtemps que tu as oublié la couleur des yeux des femmes de vingt ans, pauvre Dubois ! A propos, aussitôt cette lettre reçue, vas t'abonner au *Moniteur*, tu m'y verras bientôt sans doute. »

« Fais du feu dans ma chambre, j'y vais tomber un jour ou l'autre ; on doit geler là-bas, ici c'est le printemps, et les fleurs, si j'en crois mes yeux, poussent jusque dans ma chambre. »

« A bientôt, je conserve pour toi la balle qui a failli te priver de ton maître. »

« GEORGES. »

Quelques jours en effet après la réception de cette lettre, Dubois, moitié riant, moitié pleurant, serrait les mains de son jeune maître, qui, tout pâle et bien loin d'être complètement remis de sa blessure, s'appuyait péniblement sur l'épaule du fidèle serviteur pour gravir les marches

de l'escalier qui conduisait à son appartement.

« C'est donc bien vous, lui disait Dubois après l'avoir aidé à s'asseoir auprès d'un bon feu, je vous revois enfin ! vous me revenez, monsieur Georges ! Oh que j'étais seul ici ! Montrez-moi cette blessure, que d'autres mains plus jeunes et plus douces, mais moins dévouées que les miennes sans doute, ont soignée. »

— Tiens, lui répondit Montbrun, cherchant vainement à dominer l'émotion que lui causait cet attachement si grand dans sa simplicité, je t'apporte, selon ma promesse, l'auteur du méfait ; et, lui remettant un chiffon de papier qui contenait le projectile extirpé par le docteur T..., il ajouta : « Tu m'as dit bien souvent que je n'avais pas assez de plomb dans la tête, tu vois bien que tu n'étais qu'un menteur, puisqu'on a été obligé de m'en ôter. Et le *Moniteur* ? »

— Rien encore, monsieur Georges.

— Bien, bien, ça viendra. » Et chaque matin, Montbrun décrochait vivement son journal, espérant toujours trouver dans les actes officiels la nomination tant désirée.

Quelques mois se passèrent ainsi, et Georges gardait la chambre ; son illusion s'était évanouie peu à peu, en laissant au fond de son caractère une nuance bien marquée de mécontentement.